

René Guy et Hélène Cadou, un feu vivant, par Jean Noël Guéno.

Il est de bon ton, dans le milieu poétique contemporain, de sourire avec un petit air condescendant à l'évocation de René Guy Cadou. Comme si se référer au poète de Louisfert était la marque d'un attachement à une forme poétique dépassée, à un lyrisme désuet, à un sentimentalisme hors de mode. Aimer Cadou serait le signe d'un esprit peu au fait de l'actualité poétique, ou, selon l'expression rédhibitoire, « *has been* ». Certains poètes, après avoir aimé dans leurs premières années d'écriture l'œuvre de René Guy Cadou, une fois une petite notoriété acquise, s'empressent de brûler ce qu'ils ont adoré, prétextant un égarement de jeunesse. Je songe à un critique poétique, évoquant un autre poète important, qui affirmait qu'il avait fallu « *se construire contre* », attitude somme toute bien adolescente... Quant à moi, je préfère ceux qui se construisent avec, qui assument et dépassent leurs influences en trouvant leur voix(e) propre et ne brûlent pas avec leurs premiers emballements littéraires ceux qui ne partagent pas leurs reniements. D'autres, qui considèrent avec quelque dédain *Poésie la vie entière*, connaissent souvent peu ou mal cette œuvre qu'ils dénigrent. Ils sont restés à une vision tronquée et parcellaire transmise par leurs souvenirs scolaires ou quelques anthologies. Ils n'ont pas plongé véritablement dans cette œuvre, arpenté ce territoire multiple. Certes, la poésie de René Guy Cadou s'inscrit dans un monde finissant qui a disparu : le milieu rural des Pays d'Ouest des années quarante et cinquante, mais ce vécu n'est pas idéalisé : nombre de textes témoignent de la lourdeur de ces terres, du caractère oppressant de son climat, du manque d'ouverture de ce terroir, de la solitude douloureuse du jeune maître d'école itinérant. Par la suite, Louisfert, le port d'attache, sera transfiguré par la présence d'Hélène ; sans elle, le lieu aurait bien perdu de son charme et l'attrait de Paris aurait sans doute été le plus fort. L'important n'est pas le lieu ni l'époque mais l'amour qui ouvre l'horizon, les liens simples et fraternels tissés au quotidien qui nourrissent le travail de fond livré au soir dans la chambre d'écriture. Comme toutes les œuvres importantes, la parole de René Guy Cadou est ancrée, ne rejette pas le réel dans lequel elle s'inscrit, mais le dépasse pour atteindre l'universel. Pour comprendre Cadou, il ne faut pas rester à la lisière, méfiant, précautionneux mais plonger au cœur des mots, accepter qu'ils vous traversent et vous bouleversent. Découvrir Cadou, à la fin de l'enfance, fut pour moi un choc, un viatique salvateur. J'entendais là une voix fraternelle qui me parlait et qui disait l'essentiel, sans tricher... D'emblée, j'ai effacé l'image scolaire, rassurante, bucolique mais réductrice de l'instituteur rural des « *Amis d'enfance* ». Cette voix vibrante d'accents déchirés, déchirants, révélait une fêlure que rien ne pourrait combler. Je fus ainsi saisi par la nudité tragique de *30 mai 1932*, par la force des mots les plus simples qui disent avec une pudeur extrême l'abandon, l'amour partagé envolé, la déréliction la plus totale...

Il n'y a plus que toi et moi dans la mansarde

Mon père

Les murs sont écroulés

La chair s'est écroulée

Des gravats de ciel bleu tombent de tous côtés

Je vois mieux ton visage

Tu pleures

Et cette nuit nous avons le même âge

Au bord des mains qu'elle a laissées

Dix heures

La pendule qui sonne

Et le sang qui recule

Il n'y a plus personne

Maison fermée

Le vent qui pousse au loin une étoile avancée

Il n'y a plus personne

Et tu es là

*Mon père
Et comme un liseron
Mon bras grimpe à ton bras
Tu effaces mes larmes
En te brûlant les doigts
in Poésie la vie entière, p. 109*

Que dire, que faire après avoir lu un tel texte ? Se taire, laisser en soi les mots germer pour découvrir que la poésie n'est pas un jeu mais une parole vive et brûlante qui aide à vivre. La parole de Cadou n'est pas tiède, elle est souvent tendue comme un arc, perçante comme une flèche ; qu'il évoque dès *Retour de flamme* « un homme renversé sur la chaussée/ Qui n'en a pas pour longtemps » dont les « yeux sont de l'autre côté » ou qu'il nous confie « *Mon corps pend aux fils de fer/ Avec tout le ciel sur le dos.* » Pas de pathos, déjà, dans ces vers de jeunesse ; des mots simples, justes, qui ciblent au cœur la détresse humaine. A ce propos, écoutons le poème *Antonin Artaud*, vibrant, haletant, dont les vers fulgurent comme des fusées ivres :

*Avec tes yeux comme une sonnerie bloquée Antonin
Comme un printemps foutu
Avec tes mains
Tes mains sur les barreaux de l'asile Antonin
Tes mains sur les fils électriques
Sur l'espagnolette sur la poésie partout
Antonin partout
Tes mains sur ton front pressées
Sur tous les corps de jeunes filles
Sur la campagne de Rodez
Antonin la campagne
Tu pêcherais dans la rivière
Avec une arbalète Antonin
Avec toutes les femmes
A même le bocal Docteur
A même
A même la poésie Antonin
Et pas de camisole
Pas de frontières
Pas de répit surtout*

in Poésie la vie entière, p. 295

L'émotion initiale ressentie à la lecture de Cadou est intacte, presque cinquante ans après. Elle s'est même enrichie de tout un vécu humain et littéraire. Je considère toujours le deuxième des *Quatre poèmes d'amour à Hélène* comme l'un des grands poèmes d'amour de la poésie française et *Les Fusillés de Châteaubriant* comme un texte exemplaire, sans un mot de haine pour l'ennemi, aussi ignoble soit-il ; un texte universel, à lire et à dire partout où l'on broie la dignité de l'homme.

Cadou fut un veilleur mais aussi un éveilleur. Combien sommes-nous à avoir osé prendre la parole parce qu'il l'avait prise et portée à son plus haut point d'ébullition ? Hélène, la première, sut bâtir à sa suite une œuvre personnelle, d'une profondeur et d'une délicatesse remarquables. Sa voix discrète, feutrée a maintenu, alimenté et enrichi le feu. Le dialogue avec René s'est poursuivi, les voix se sont mêlées en un chant d'amour ininterrompu. *En ce visage l'avenir* et *Le livre perdu* sont à cet égard, pour moi, deux très grands livres. Comme René, qui plongeait en lui-même, se faisait mineur de fond, « *chercheur de beauté* », « *à genoux dans le lit boueux de la journée* », Hélène puise dans le puits de la douleur la force d'avancer, et nous « *donne/ cet espoir à jamais vivant/dont (elle) s'étonne* ».

Au-delà du microcosme poétique évoqué au début de cette communication, la ferveur qui entoure les œuvres de René et d'Hélène tient avant tout à la profondeur humaine qui les constitue. Elles disent dans un langage accessible et juste ce que l'on aurait aimé dire. Elles touchent les points sensibles, éclairent les zones d'ombre et révèlent que l'amitié, la fraternité, l'amour ne sont pas des mots vains, qu'ils sont notre seule raison d'être.

Note : le titre de cette communication reprend volontairement un titre de Luc Bérimont *Un feu vivant* paru chez Flammarion en 1968.

*Jean-Noël Guéno est né en 1955. Professeur de Lettres. A co-animé la revue et les éditions A Contre-Silence et animé la revue Moraines. Est l'auteur d'un essai sur Jean Rousselot et de plusieurs recueils de poèmes, dont *Rais de soleil dans l'hiver* (Ed. du Petit Pavé, 2013). A participé, en 1989, avec Christian Bulting, à la réalisation du numéro 25 de la revue *A Contre-Silence* consacré à Hélène Cadou. Le numéro 27 de sa revue Moraines, présentait, en 1999, *Le Livre Perdu* et publiait une suite inédite d'Hélène Cadou : *Qui reviendrait sous le vent...* poèmes qui seront repris en 2000 dans le recueil *De la poussière et de la grâce* publié chez Rougerie.